

Knox (Bernard M. W.). *Œdipus at Thebes.*

Marie Delcourt

Citer ce document / Cite this document :

Delcourt Marie. Knox (Bernard M. W.). *Œdipus at Thebes.*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 37, fasc. 1, 1959. Antiquité — Oudheid. pp. 114-116;

http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1959_num_37_1_2263_t1_0114_0000_1

Document généré le 08/05/2016

Knox (Bernard M. W.). *Œdipus at Thebes*. Newhaven, Yale University Press, 1957 ; 1 vol rel. de 280 pp. Prix : 5 \$.

Ce volume est le premier d'une série de sept essais consacrés à des chefs d'œuvre des littératures anciennes et modernes. Écrit par un bon helléniste, il s'adresse au public simplement cultivé. C'est pourquoi l'auteur a cru bon de noter les citations grecques en caractères latins, ce qui à vrai dire n'aidera en rien ceux qui ignorent le grec et gênera fort ceux qui le savent, de quoi l'auteur se justifie en disant que Sophocle lui-même ne pourrait lire l'édition d'Oxford de ses propres œuvres. Dans les notes heureusement, qui tiennent un tiers de l'ouvrage et qui sont excellentes, les citations ne sont pas transcrites.

Ceux qui se plaisent à chercher des allusions historiques dans les tragédies ont reconnu dans Œdipe soit Périclès (lui aussi sous le coup d'une malédiction héréditaire) soit Alcibiade ou d'autres. Œdipe pour M. Knox représente toute la grandeur humaine (p. 51), grandeur incarnée aussi dans l'Athènes du V^e siècle, et que la ville comme le héros mettent en péril dans la mesure même où ils en sont trop sûrs. De là deux chapitres en diptyque, intéressants sinon toujours persuasifs. Il est vrai que les mesures prises par le roi contre le meurtrier inconnu reproduisent à peu de chose près la procédure athénienne du temps, ainsi que le montre un parallèle attentif (p. 80). Mais pourquoi Sophocle se serait-il donné la peine d'en imaginer une autre? On peut comparer l'État à un bateau (*Oed. R.*, 56) sans avoir en vue une cité maritime. Ces rapprochements prouvent peu. En revanche, des pages excellentes (53, 212, 233) étudient l'emploi de *tyrannos* dans l'œuvre et dans la littérature politique contemporaine. L'auteur ramène le caractère d'Œdipe à une *magnificent self-confidence* (p. 71), sans marquer suffisamment la tare qui grève tout pouvoir conquis, à savoir l'inquiétude, laquelle fausse l'une après l'autre toutes les démarches d'Œdipe. Au premier mot qui lui déplaît, il insulte son contradicteur, accuse Tirésias et Créon de comploter contre lui, incrimine la « vanité féminine » de Jocaste au moment où, désespérée, elle le quitte pour aller mourir, et brutalise pour finir l'esclave qui épargna jadis l'enfant condamné. Pour ma part, je reconnaitrais mal le sommet de la grandeur humaine dans cet instable dépourvu de toute maîtrise de soi. Qu'il y ait entre lui et la démocratie athénienne plus d'un trait commun, c'est possible. Mais c'est là rapprochement de lecteur, et de lecteur à qui un long recul permet de projeter l'une sur l'autre deux réalités hétérogènes. Comment imaginer Sophocle pensant en même temps l'histoire d'Œdipe et celle d'Athènes? Comment imaginer surtout qu'en écrivant ce drame il ait pu admettre que ses auditeurs pensent à autre chose qu'au destin d'Œdipe? Un poète peut s'amuser parfois d'une brève connivence qui lui permet de se faire entendre à demi-mot sur un point de détail. Un drame à clef cesserait d'être un drame. L'« altièrè Vasthi » d'*Esther*, c'est peut-être M^{me} de Montespan. Mais

Racine eût été bien fâché qu'en écoutant *Esther* l'on continuât de penser à M^{me} de Montespan.

L'ouvrage de M. Knox a le mérite de rappeler quelques-uns des problèmes qui, à chaque fois que l'on relit cette œuvre extraordinaire, paraissent un peu plus insolubles. Au vers 375, M. Knox rejette après Murray la correction de Brunck, adoptée par tous les autres éditeurs, et lit avec les manuscrits et un papyrus du V^e siècle :

οὐ γὰρ με μοῖρα πρὸς γε σοῦ πεσεῖν (Brunck : σε ... πρὸς γ' ἐμοῦ),

prenant dans les vers précédents ἐμέ et ἄλλον comme sujets et non comme régimes de βλάψαι, et il entend :

Œdipe. La nuit est seule à t'entourer, de sorte que ni moi ni aucun autre homme voyant la lumière ne voudrait te nuire (βλάψαι ποτ' ἄν).

Tirésias. Ma destinée n'est pas d'être frappé par toi. Si je dois tomber, cela regarde Apollon.

Ce texte se lit, mais l'allusion à la mort de Tirésias est une disparate. La suite du dialogue n'apprend rien, car Œdipe la rompt aussitôt en accusant Créon. Paul Mazon (qui dans sa traduction de 1950 accepte sans la discuter la correction de Brunck) n'a pas repris le passage dans les excellentes notes critiques qu'il a données en 1951 à la *Revue de philologie*, et que M. Knox ignore comme, du reste, la totalité de la littérature philologique écrite en langue française.

En fait, il faut bien le dire, c'est toute l'intervention de Tirésias qui est incompréhensible. Ou bien le devin connaît depuis le début la véritable identité d'Œdipe ou bien il en a reçu une révélation ultérieure. Sophocle sort du dilemme par une réponse oblique dont je ne vois pas qu'aucun commentateur ait signalé l'insuffisance. « Qui t'a instruit? demande Œdipe (357). Sûrement pas ton art. — C'est toi-même. Tu m'a forcé à dire ce que je voulais taire. »

Or, si la colère d'Œdipe a forcé Tirésias de rompre le silence, ce n'est pas elle qui lui a découvert le meurtrier. Les commentateurs ne s'étonnent pas davantage quand Œdipe, à Créon qui lui rappelle que Laïos avant lui régna sur Thèbes, répond : ἔξοιδ' ἀκούων · οὐ γὰρ εἰσεῖδον γέ πω. Tous traduisent : *on me l'a dit*, comme s'il y avait ἀκούσας alors que le présent ne peut avoir qu'un seul sens : *je l'apprends à l'instant*. Ces flottements résultent d'une invraisemblance initiale : le fléau frappant Thèbes des années après le crime. D'autres bizarreries s'expliquent plus malaisément : par exemple la rupture entre la scène de Tirésias et le stasimon qui suit (463-510). Le chœur parle du meurtre du Laïos dont on se soucie pour la première fois après des années d'indifférence comme d'un ἀρρητον ἀρρήτων, ce qui est absurde ; et il décrit avec horreur le sort du coupable traqué par les dieux, en se refusant du reste à

l'identifier avec Œdipe. Tout cela est à la fois emphatique et incohérent, sans contact avec la substance du drame. Tournier est un des rares critiques qui en aient été choqués. Quant au second stasimon (863-910), tout aussi difficile à rattacher à l'ensemble de l'œuvre, M. Knox l'explique (p. 93-102) par l'équation Œdipe-Athènes où il veut voir la clef de la tragédie.

« La légende, écrivait Paul Mazon (*Sophocle, traduction, Belles-Lettres*, (1950, p. 198), n'est qu'un amalgame de divers thèmes de folklore amassés arbitrairement autour d'un seul personnage avec ce souverain mépris des vraisemblances qui est le propre du conte populaire. » J'ai essayé de montrer moi-même qu'il n'y a là aucun arbitraire, et qu'Œdipe, synthèse de tous les thèmes qui composent le conquérant, est bien le héros le plus homogène qu'on puisse imaginer. Les deux définitions ne sont pas incompatibles. La logique d'une légende n'est pas celle d'un drame. J'envisageais la première et Mazon la seconde. En faisant d'un héros l'hypostase d'une réalité historique, M. Knox en propose une troisième, que pour mon compte je crois peu apte à nous faire pénétrer plus avant dans les profondeurs du texte. — Marie DELCOURT.

Ehrenberg (Victor). *L'Atene di Aristofane. Studio sociologico della commedia attica antica.* Florence, La Nuova Italia Editrice, 1957 ; 1 vol. in-16 de XII-586 pp. (BIBLIOTECA DI CULTURA, t. XLIII). Prix : L. 3500.

L'auteur dédie à la mémoire profondément respectée du grand historien Gaetano De Sanctis cette traduction du remarquable ouvrage qu'il a publié en anglais il y a sept ans, sous un titre presque identique, et auquel, dit-il (p. VII), il n'a fait subir que des modifications de faible importance. Dans ce livre copieusement illustré, se révèlent une fois de plus les éminentes qualités qui distinguent les divers travaux de M. Ehrenberg ; il y présente un tableau d'ensemble de la vie athénienne durant la seconde moitié du v^e siècle et au début du siècle suivant d'après les comédies d'Aristophane, qui offrent le plus haut intérêt comme sources d'histoire sociale et économique. Après avoir rappelé les traits généraux de la comédie ancienne et sommairement analysé les pièces que l'on a conservées du poète, l'auteur étudie de fort près les principaux types qu'Aristophane met à la scène : propriétaires de champs et de plantations ; classes supérieures (*Kaloikagathoi*, dont les *hippeis* constituent seulement une fraction) ; commerçants (*kapêloi* et *emporoi*) et artisans de tout rang, auxquels se rattachent plus ou moins nettement les gens exerçant des professions libérales et intellectuelles, citoyens et étrangers (l'auteur s'étend longuement, à bon droit, sur l'importance économique des métèques) ; esclaves (l'extrême diversité de leurs tâches est mise en fort bonne lumière). Les comédies d'Aristophane signalent aussi maints heureux aspects de la vie familiale, assez sensiblement gênée, il est vrai, par les multiples